

## Arrestations

Le soir du 1er juin 1944, j'étais rentré fort tard et je me suis endormi, heureux d'avoir accompli, comme agent de liaison, la mission qui m'avait été confiée.

Mais, à 2 heures du matin exactement, donc le 2 juin, je suis réveillé par des soldats allemands !!!

Ceux-ci avaient pénétré dans la pièce voisine,....en brisant le volet et la fenêtre, puis avaient traversé ma chambre, sans repérer le lit où je dormais très profondément - lit dissimulé dans une alcôve avec le rideau tiré- Après avoir vu ma mère (mon père était en déplacement), ils étaient revenus dans ma chambre.....

Ils étaient six, mitraillette ou révolver au poing. Il y avait un interprète qui me fit décliner mon identité, mon âge (*j'avais 18 ans!*)....Je dus m'habiller rapidement et n'ai pu dire au revoir à ma mère.

Nous partîmes sur la route,.....à plusieurs reprises l'interprète me demanda si je connaissais Pierre GOSSIAUX et ma réponse fut toujours "non" ..... j'aperçus notre chef de groupe de Résistance (*également chef de la gare de Grougis*)....il avait les mains liées derrière le dos, **un soldat le tenait en laisse avec une lanière de cuir!! sa figure était en sang. Je sus plus tard, que ces brutes l'avaient pendu par les pieds avec les mains liées** et l'avaient frappé à coup de crosse de fusil lui brisant ainsi la mâchoire.

Et à nouveau, l'interprète "connais-tu Pierre GOSSIAUX ?" -"non" Il me donna un violent coup de poing à la figure en me disant: "eh bien, moi je vais t'y emmener".....à la maison Gossiaux, personne n'ayant ouvert la porte, ils entrèrent par l'étable.....et arrivèrent dans la chambre de mon camarade Pierre (*17 ans*) et de son oncle.

Nous allions partir, un soldat nous liait les mains, d'autres en fouillant la chambre trouvèrent, sous un oreiller, le revolver de Pierre. *Pierre prétendant avoir trouvé cette arme dans les champs, les soldats l'empoignèrent et commencèrent à le frapper à coups de poing, de crosse de mitraillette, jusqu'au moment où, Pierre s'effondra dans l'armoire qui était près de lui. Sans un cri, sans une larme, il se releva.....*

Tous, avec nos mains liées, nous sortîmes tous de la maison.....Plus loin se trouve une prairie.....arrivés en bas du chemin, il y a une clôture en fils de fer barbelés, nous dûmes alors nous coucher à terre pour rouler sous ces fils; puis aussitôt, un petit talus, que **les coups de pieds redoublés des allemands** nous ont forcés à gravir. Arrivés au sommet de ce talus, nous vîmes le renfort de nos ennemis: il y avait là une centaine de S.S. avec des mitrailleuses, des fusils, des grenades au ceinturon....., des automobiles et un camion qui nous était destiné (**je compris, alors, que nous avions été "dénoncés"**)

On nous fit signe de monter dans ce camion, mais c'était très haut, et avec nos mains liées, c'était impossible. Un grand boche qui se trouvait dans le fond, s'approcha, **me saisit par les cheveux et m'envoya rouler** dans le fond du véhicule, mes camarades subirent le même sort.....nous nous retrouvèrent assis sur un banc, face à un soldat révolver au poing.

Notre camion, suivit le détachement des SS, vers le Petit-Verly. Mais quelques SS étaient restés à la gare pour surveiller l'épouse du Chef et le dépôt de munitions trouvé sous la bascule.

Arrivés au Petit-Verly, où nous avons plusieurs camarades, le convoi stoppa à une centaine de mètres du domicile du premier, les SS marchaient sur le côté de la route, pour amortir le bruit de leurs pas. Puis ce fut l'escalade de la muraille, du portail.....et la maison fut cernée. Toute tentative de fuite des habitants était impossible.....un carreau fut cassé et les soldats pénétrèrent dans la maison, ils trouvèrent Fernand ROY, puis son fils Fernand et Yvan, un jeune russe. Les 3 hommes, les pieds nus, nous rejoignirent dans le camion. (*Yvan aurait, normalement, dû être dans notre maquis de la forêt de Mennevret. Dans ce maquis nous y avons accueilli des russes prisonniers de guerre, évadés d'un chantier allemand au cours d'un bombardement.*)

Puis, ..nouvel arrêt 500 mètres plus loin, devant un café-épicerie, et, ...encerclement de la maison, vitre brisée.....Maurice LAIGLE, fils de la maison qui s'était caché dans une cheminée, vient nous rejoindre **avec le nez ensanglanté**. Il était suivi par les soldats, *les mains chargées de biscuits et de sucre qu'ils avaient dérobés*.

Et le convoi repartit, 500m plus loin, il s'arrêta à proximité d'une demeure de la place de Mennevret et les mêmes procédés furent employés : encerclement, vitre brisée ; mais notre camarade, Marcel LECLERE, avait eu le temps de se sauver....hélas au bout du jardin des ombres, mitrailleuse au poing, stoppent sa fuite. Il nous rejoignit **à peine vêtu et les pieds nus** .....

.Il était 5heures 30 du matin, nous sommes restés là jusqu'à 8 heures. La rafle n'était pas terminée, ils sont allés chercher, le fils du boulanger Edouard HARDELIN et des camarades habitant dans des lieux isolés: 3 frères : Achille, Joseph et Léon CLOSSET de la ferme « La Milieu »; René BERNOVILLE fils du garde-forestier. Nous étions maintenant 14.

**Durant l'attente, les jeunes SS, avec la tête de mort sur le calot, mangeaient les produits de leurs larcins, fumaient et avec leurs allumettes enflammées s'amusaient à nous brûler la figure ou les pieds de ceux qui n'avaient de chaussures –pieds, qu'ils écrasaient aussi avec leurs grosses bottes- au moindre gémissement, nous recevions un coup de poing ou un coup de crosse.**

Nous reprîmes la route de GROUGIS, (village vidé de ses hommes qui s'étaient cachés dans les champs) et nous sommes revenus à la gare, *là, les soldats récupérèrent* les munitions qui nous avaient été parachutées : caisses de balles, de revolvers, d'armes, de mitraillettes, de grenades, de mines anti-char ..etc... et aussi tout ce qui les intéressait, *notamment le ravitaillement et l'argent*. Le chargement terminé, ils firent monter **l'épouse de notre chef, nous étions 15 personnes arrêtées.**

**Ma mère** qui était venue à la gare et avait tenté de me remettre quelques victuailles, **fut mise en joue** et dut tout lâcher en s'enfuyant. .... Elle fut **à nouveau mise en joue**, lorsqu'elle me fit un signe d'au revoir au passage du camion devant la maison.

## **Transfert à la prison de Saint-Quentin**

Nous partîmes en direction de Saint-Quentin,.....pour arriver dans la cour de la prison. On nous enferma dans une grande cage,.....et assez vite, on nous fit entrer, un par un, dans un bureau où nous devions nous déshabiller, puis remplir une fiche bordée de noir, de blanc et de jaune. Parmi toutes les questions se trouvait celle de notre religion, ce qui me laissa une mauvaise impression qui s'aggrava encore lorsque je fus

en cellule, car j'avais celle d'un prisonnier qui avait été condamné à mort.

La vie de cellule était assez rude : nous sortions juste pour nous laver et pour subir les interrogatoires avec coups de schlague. Chaque fois que l'on ouvrait la porte, il fallait être debout, nous n'avions pas le droit de nous coucher dans la journée. Nous nous demandions quel allait être notre destin, nous attendant au pire avec ces criminels.

Au début nous n'étions que 2 dans la cellule, puis 3 et finalement 4, notre surface individuelle était très réduite.

Nous restâmes ainsi sur le qui-vive durant 12 jours (*j'avais eu 18 ans, le 11 juin*) ; puis un soir, vers 19 heures, un soldat vint me chercher....il me conduisit dans le couloir où nous avions passé le premier jour, là d'autres camarades attendaient, tout nus ; je dus me déshabiller moi aussi. Un docteur-officier et l'interprète qui avait participé à notre arrestation, arrivèrent, après un interrogatoire succinct sur notre état de santé et un examen à distance, nous avons été déclarés bons pour un transfert vers Compiègne le lendemain matin. Tout notre groupe, sauf l'épouse de notre chef, faisait partie du voyage.

Nous étions satisfaits de partir, car c'est à la prison que les otages étaient pris pour être fusillés en représailles d'un attentat contre un allemand ou contre un collaborateur ;

Le lendemain matin, deux autocars attendaient pour nous transférer, vers le camp de ROYALLIEU-COMPIEGNE

## **Vers le camp de Compiègne-Royallieu le 24 juin 1944 et séjour dans ce camp.**

On nous fit mettre en rang, on nous compta ; les soldats jargonnaient, puis on nous fit sortir. Des gens étaient groupés sur le trottoir pour nous voir sortir en espérant voir un parent ou un ami ; la mère de Fernand Roy eu la chance d'apercevoir son fils et son mari.

Nous étions une trentaine par car, bien gardés, en arrière par 4 soldats et à l'avant par un officier....

À Compiègne, il y avait des barricades anti-char, pour « repousser » les Alliés débarqués en Normandie le 6 juin.

À l'arrivée au camp de Royallieu, deux grandes portes s'ouvrirent pour livrer le passage à nos cars, et dès notre descente nous dûmes nous mettre en rang, on nous appela l'un après l'autre et nous reçûmes un petit carton rouge portant un numéro, le mien était 40670.

Puis, nouveau rassemblement pour nous emmener dans une grande cour et vers un grand bâtiment vide où nous dûmes subir une fouille, remettre nos pièces d'identité et l'argent en surplus des 600 (*anciens francs*) que nous pouvions garder.

Le bâtiment n°2 nous fut affecté et quelques jours plus tard le n°5.

**Le camp** était clôturé par une palissade en béton, tout autour s'échelonnaient, espacés de quelques centaines de mètres l'un de l'autre, les miradors constamment occupés par des hommes et leur mitrailleuse ; de grands piquets, reliés par des fils de fer barbelé, précédaient la clôture de béton. Il était divisé en 3 parties : A, B et C

- la A, comprenait plusieurs bâtiments : I, II, III, IV, V, VI, l'infirmierie (*où notre chef avait été admis pour soigner sa mâchoire*), le bâtiment VII ,plus la cuisine, la prison et aussi une petite église fabriquée avec des planches.
- la B, où étaient internés des prisonniers anglais et américains
- la C, recevait les internés politiques

### **Notre quotidien :**

Nous étions environ 3000 dans ce camp, il y avait une ou 2 fois par semaine des départs pour l'Allemagne, mais le camp ne désemplissait pas, car chaque jour, il y avait de nouveaux arrivants, beaucoup venaient de Corrèze.

La nourriture n'était pas fameuse :

- le matin, 1/4 de café (*un liquide noir*) non sucré
- le midi, 1 litre de soupe assez claire
- le soir du café

Le jeudi et le dimanche soir nous avions en plus de la soupe, ¼ de boule de pain avec un peu de beurre ou de confiture.

Pour nous les J3 (*les jeunes*), un supplément de pain blanc était offert tous les 2 jours par la Croix Rouge.

Heureusement, à la cantine, nous pouvions acheter: du miel, des gâteaux, des épices....

Les corvées, à exécuter avec minutie sous peine de punition, notamment :

- Balayage de la cour et ramassage de tous les petits détritrus
- Vidage des WC *rudimentaires*
- Lavage à grande eau des chambrées, tous les deux jours.

Pour les corvées en ville, il y avait toujours beaucoup de volontaires, car parfois il y avait eu des évasions - désormais elles étaient impossibles, les surveillances étaient renforcées.

Les détentes

En dehors des corvées, les uns jouaient aux boules, les autres faisaient de la culture physique, jouaient au football, aux cartes ou lisaient.....ce camp était un transit.....

**Préparatifs pour un départ**

Nous étions au camp depuis 17 jours, quand, le 1er juillet, après appel des partants pour l'Allemagne, fouille au corps, suppression des rasoirs et couteaux....puis, nous sommes transférés vers 19 heures dans la partie C du camp.

Avant la tombée de la nuit, nous entonnâmes tous ensemble, « **LA MARSEILLAISE** ». Puis ce fut l'extinction des feux et nous dûmes faire silence. **Nous ne dormîmes guère cette nuit-là, car nous ne savions pas quel allait être notre avenir.**

## **DEPART POUR DACHAU -le Train de la Mort du 2 juillet 1944-**

Le lendemain, le 2 juillet 1944, à quatre du matin, ce fut le réveil brutal. On nous donna un quart de café, sans sucre. On nous rassembla dans la cour quatre par quatre, nous étions environ 2400, deux portes s'ouvrirent et nous nous retrouvons dans la partie -A- du camp.

On nous distribua une boule de pain et un saucisson par personne, car le voyage devait durer 4 jours. Puis nous avançâmes jusqu'à l'entrée du camp; et là, les sentinelles prirent leur place avec revolvers, fusils ou mitraillettes. Et ce fut le départ pour la gare, chacun ses provisions sous le bras, sauf quelques-uns qui avaient déjà tout mangé, peut-être avaient-ils eu raison.....

Nous traversâmes la ville, il était environ 7 heures ; nous sentions la compassion des gens qui nous observaient derrière leurs rideaux. Arrivés à la gare, les boches faisaient circuler les gens qui se trouvaient là, souvent, pour faire un signe à l'un des leurs, car ils avaient appris qu'un départ devait avoir lieu.

Nous longeâmes le hall, et, nous vîmes le « fameux train » qui nous attendait., **il était composé de 24 wagons à bestiaux qui nous étaient destinés** ; un soldat comptait 25 rangs de 4, soit 100 pour monter dans chaque wagon. Je me retrouvais avec des copains car nous avions pris nos dispositions pour être ensemble. Des soldats tirèrent la porte, la verrouillèrent et complétèrent la fermeture avec un gros fil d'acier.

Pour **l'aération**, une seule trappe; dans le milieu un gros tonneau de 100 litres d'eau; **mais rien pour nos « besoins »**. Nous nous plaçâmes le mieux possible pour ne pas être trop serrés.

**Un camarade qui avait rédigé une carte** pour ses parents, la glissa par une fente du plancher ; **des soldats qui la virent tomber**, la remirent à un interprète, puis à un officier, qui, après s'être fait traduire la **mention : « Vive la Résistance »** qui suivait la signature, entra dans une grande fureur. Il fit ouvrir le wagon, appela le jeune S. F. qui s'avança. L'officier le fit tomber du wagon, les soldats se jetèrent sur lui, comme des lions sur leur proie et le frappèrent à tour de bras, le malheureux perdait du sang par la bouche et le nez et **ce fut presque mort** qu'ils le rejetèrent dans le wagon.

Notre train ne démarra que vers 9 heures 30 et il n'avancait pas vite. Ceux, qui étaient près de la trappe, pouvaient voir les traces de récents bombardements.

Le brouillard du matin avait disparu, le soleil commençait à chauffer, nous passâmes près d'un bois, sa

fraîcheur fut apprécié, car l'eau commençait à diminuer dans le tonneau, nous n'avions, en fait, qu'un litre d'eau par personne. **La chaleur devenait insupportable**, les uns se retrouvèrent en caleçon, d'autres totalement nus. Nous passâmes près d'un étang, aux environs de Soissons, le train s'arrêta; des gens, qui avaient vus d'autres convois, accoururent avec des bouteilles d'eau et faisaient la chaîne pour les remplir à l'étang. Nous buvions goulûment et aspergions nos corps, mais la chaleur était toujours intolérable. Le train repartit lentement. Par la seule trappe, **l'air ne se renouvelait guère**.

Nous étions à quelques kilomètres de Reims lorsqu'un homme du wagon tituba, il devint pâle, ses yeux se fermèrent et il s'écroula. C'était un docteur, un autre docteur tenta de lui porter secours, en vain, il mourut dans les minutes suivantes. **Le second docteur réalisant que l'asphyxie nous guettait devint fou** -oui c'était le début de l'asphyxie et de sa conséquence: **la folie.....accentuée par la chaleur** qui avait encore augmentait.....à chaque instant des hommes tombaient.....quelques-uns en mourant appelaient leur femme et leurs enfants, d'autres maudissaient nos bourreaux qui, à nos appels, répondaient par des coups de mitraillettes à travers les portes, faisant ainsi d'autres victimes.

Cependant, **nous réclamions quand même à boire**, des cris déchirants sortaient de toutes parts.; à un arrêt, des femmes de la Croix Rouge tentèrent de nous apporter des seaux d'eau, les soldats allemands les renvoyèrent sous la menace d'armes et **renversèrent les seaux**.

Dans notre wagon les massacres continuaient, certains s'éventrant ou attaquant les autres avec des goulots de bouteille, le sang jaillissait....

J'avais un mal de tête terrible, dans un rêve je me revoyais au village jouant avec les camarades; je revoyais aussi l'une après l'autre, la photo de mes parents, celle de mes frères et sœurs. Je commençais à étouffer, un camarade, près de moi, me mettait des compresses avec un mouchoir trempé dans le liquide (sang et urine) qui coulait sur le plancher.

On se battait au-dessus de moi, **je recevais du sang chaud**, j'entendais des cloches sonner, je voyais la mort arriver, mais **je ne voulais pas mourir**, dans un effort désespéré, je réussis à me redresser un peu, mais je retombais aussitôt, par bonheur **ma figure se trouva face à une fente** faite entre la porte et la paroi du wagon. Le train s'étant remis en marche, je respirais l'air à pleine bouche. Peu à peu je me sentis mieux et le soleil se couchant, l'air était plus frais. **Au bout de 2 ou 3 heures, je pus enfin m'asseoir**. Pierre vint près de moi et m'informa de la mort de son oncle, puis il repartit dans son coin. La nuit tomba, je m'endormis

**Les accès de folie avaient duré jusqu'à 7 heures du soir, la plupart des camarades ayant perdu la raison, étaient morts, mêlés les uns aux autres.**

Le train roulait plus vite, la nuit était complète. Il faisait froid.

Soudain, le train en s'arrêtant brutalement me réveilla. J'aperçus par la trappe les étoiles qui brillaient, quelle heure était-il?? Le train redémarr...j'étais mal couché, je changeai de place, me mis dans un coin; c'est alors qu'un rayon de lune éclaira les cadavres plongeant dans le sommeil éternel.

En tâtonnant, je trouvai une couverture et un manteau dont je me recouvris, puis je me suis allongé, forcément sur un cadavre, (il y en avait partout), des sons rauques sortaient de sa poitrine, lorsque je bougeais. Je parvins quand même à m'endormir. Il me sembla que le train avait roulé longtemps avant le lever du jour.

Un à un, les survivants s'éveillèrent. Nous prîmes la résolution d'empiler les cadavres dans un coin du wagon, en sens inverse de la marche du train. Ce fut très pénible, nous n'avions plus de forces; lorsque nous prenions un corps, sa peau nous restait souvent dans les mains. Et, parmi eux mon Ami Pierre!! Puis nous avons recouvert les corps avec des vêtements et des couvertures.

Nous « nettoyâmes » le sol, les pains et les saucissons imprégnés d'urine, de sang.... étaient immangeables, plus de ravitaillement, plus d'eau....

**Nous nous comptâmes, nous n'étions plus que 32 sur 100 au départ.** Soixante-huit hommes avaient péri en quelques heures.

Nous mîmes de côté quelques vêtements relativement propres, des chaussures. Nous nous préparions à descendre dignement de notre wagon, espérant que la fin du voyage était proche. La température avait baissé car le temps était nuageux, c'était plus supportable.

Le train roulait vite, dans quelques jardins, nous pouvions apercevoir les cerisiers couverts de fruits rouges, si nous avions pu les manger!! la faim nous tenaillait l'estomac....

Le troisième jour **une odeur infecte régnait dans le wagon**, due à nos excréments et aux cadavres de nos compagnons en décomposition.

Les gares se succédaient et le train ne s'arrêtait pas...mais sur le réseau électrifié, la machine à vapeur fut décrochée et fut donc remplacée par une machine électrique....ce qui occasionna un autre problème: à la suite des bombardements des Alliés, il y avait des coupures d'électricité et des arrêts forcés. Nous passâmes dans des forêts de sapins, elles étaient magnifiques.....Vint le quatrième jour de cet épouvantable voyage, les

tiraillements d'estomac étaient insoutenables et la faim aurait probablement mis un terme, à la vie des survivants, au cours d'un cinquième jour.

Enfin, vers le début de l'après-midi, nous arrivâmes à Munich. La gare était grande, nous pensions descendre dans cette gare qui était grande, mais jamais nous ne vîmes un soldat. Notre train était parmi des trains chargés de paille, de bois, de ferraille, ou de matériels de guerre. Nous restâmes là environ une heure, puis le train s'ébranla, recula, changea de direction. Une heure plus tard, nous arrivâmes à Dachau.

Nous attendions et chacun à notre tour nous venions respirer à la trappe un peu d'air pur, car dans le wagon l'air était de plus en plus irrespirable.....

Nous entendions parler les soldats boches, enfin, après un certain temps on nous ouvrit la porte. Nous descendîmes et nous nous rangeâmes 4 par par 4. C'est alors que je vis le sang couler par les fentes du plancher de notre wagon et il en sortait une fumée semblable à celle d'un feu de paille.

Et autres horreurs: **les blessés et ceux qui n'avaient plus la force de se tenir debout** furent descendus des wagons, **achevés par les boches à coups de crosse**, puis furent rejetés dans les wagons dont les portes furent refermées – **ils furent ensuite dirigés vers les fours crématoires-**

Nous partîmes, à la barrière plus de 200 personnes (femmes, enfants, vieillards) probablement informés de l'arrivée de notre train, nous crachèrent des injures et se moquaient de nous.....

Nous traversâmes une partie du village et nous nous engageâmes au-dessus d'une rivière, puis sous un pont...Nous longeâmes une scierie, et nous apparurent les premiers habits rayés, les zébrés bleus et blancs: des Déportés qui travaillaient là. Nous parcourûmes encore deux kilomètres environ et nous entrâmes dans le camp de Dachau.

## **Camp de DACHAU**

### **Notre arrivée**

À première vue, ce camp n'apparaissait pas comme un bagne nazi: il y avait des routes bordées d'arbres, comme dans un village....

**Mais** notre campement apparut: il y avait une grande place et tout autour des baraquements entourés de grillage. (*Et ce que nous avons découvert ensuite*) Ce camp était conçu pour éviter toute évasion: Il y avait une petite rivière, puis des  **fils électrisés**, sur une hauteur de 2m50, parsemés de pancartes avec **la tête de mort**, des chevaux de frise en fils de fer barbelés et enfin une muraille sur laquelle s'échelonnaient **des miradors avec leurs mitrailleurs**.

À notre arrivée 35000 personnes étaient incarcérées dans ce camp.

On nous rassembla sur la place: il pleuvait, **nous avions froid, faim, nous étions épuisés**.

Un alsacien Déporté, apporta une table, monta sur cette table en présence de deux officiers allemands.

Il commença **l'appel**, chacun répondait à l'énoncé de son nom, ou, **si l'appelé était décédé, un camarade qui l'avait vu mourir devait répondre « mort »**. L'appel dura près de 2 heures.

Nous dûmes nous dévêtir totalement, remettre tous nos bijoux : alliances, bagues, montres ....les insérer dans une enveloppe nominative (*pour, soi-disant, être restitués à la sortie du camp !!!*)

Puis ce fut le **rasage** des cheveux et des poils, la **désinfection**, et la remise d'habits de l'armée italienne.

À notre sortie, nous fûmes regroupés par cent et conduits dans une baraque appelée « blok »,

### **La chambre**

Je fus affecté au blok 21, chambre n° 3. Les lits étaient superposés, (3 étages) et nous devions coucher 2 par lit. Le blok avait environ une longueur de 50 m et une largeur de 10m, dans cette surface, qui devait encore être diminuée de celle des lavabos et des WC, nous étions 1000 hommes serrés les uns contre les autres, en quarantaine.

### **La nourriture**

Comme nous ne travaillions pas la nourriture, très frugale, pouvait suffire :

- un liquide noirâtre et un peu de pain, le matin
- une soupe un peu épaisse le midi, plus claire le soir
- un morceau de pain avec un peu de margarine et une cuillerée de marmelade et un quart de « café » ou de tisane.

## Recensement d'hommes de métiers

Un jour, il y eut rassemblement sur une place du camp pour faire le recensement des hommes de métiers : tels que menuisiers, électriciens, mécaniciens, etc. C'est alors que je vis le **four crématoire**, à son entrée se lisait cette inscription : « **Ici on entre par la porte et on sort par la cheminée** ». C'était un bâtiment assez vaste, à l'extrémité duquel s'élevait une haute cheminée.

Le recensement terminé, nous revînmes à notre blok. Nous ne savions que faire dans cette petite cour : nous jouions aux cartes sans nous faire voir autant que possible.

Nous avions l'espoir d'être délivrés bientôt par les Alliés, car lorsque nous étions à Compiègne, nous avions su que les allemands reculaient. Quelques-fois, nous étions obligés de rentrer dans les baraques car il passait des centaines de forteresses volantes ; la première fois que nous les vîmes, c'était Munich qu'elles venaient bombarder. La gare fut presque entièrement détruite et c'est ainsi que le lendemain un officier et un soldat accompagnés de l'interprète alsacien, vinrent à notre blok et désignèrent une cinquantaine d'hommes qui devaient, le lendemain, partir en camion pour Munich où ils eurent à déblayer la gare et un champ d'aviation dont le quartier des officiers avait été atteint. Un camarade qui participa à ce déblaiement me confia qu'il avait eu la « chance » de trouver un gros pot de miel et des gâteaux. Notre chef de chambrée était un Autrichien qui se trouvait en camp de concentration depuis 9 ans. J'étais en assez bons termes avec lui et de temps en temps il me glissait une gamelle de soupe.

## Transfert au camp de Neckargerac

Nous restâmes à Dachau 15 jours.

Le 22 juillet, nous quittâmes ce camp. La veille, on nous avait remis des habits rayés et une paire de vieilles galoches en remplacement de nos bons souliers de cuir (qu'ils gardèrent).

Nous retournâmes à la gare. Là, un train nous attendait, heureusement, ce n'était plus le même que celui du 2 juillet : il était, cette fois, composé de voitures voyageurs. Nous montâmes une trentaine, par compartiment, avec une sentinelle pour nous surveiller. Nous partîmes après une heure d'attente.

En cours de route, la sentinelle s'entretint avec nous, c'était un vieux bonhomme. Il nous dit d'être raisonnables et de ne pas essayer de nous évader ; nous allions, ajouta-t-il, être répartis dans des kommandos pour travailler dans des fermes où nous serions bien nourris. Après une journée et une nuit de voyage, nous arrivâmes à destination (le 23 juillet). A Neckarelz, le train s'arrêta et une centaine de « rayés » descendirent ; le train repartit, nous passâmes à Binau, (où se trouve un four crématoire), puis nous entrâmes dans un long tunnel ; à la sortie, ce fut aussitôt la gare de Neckargerac où nous descendîmes tous.

Nous traversâmes les voies ; puis on nous fit aligner sur la route . Dès que nous fûmes prêts, nous nous mîmes en route et, après avoir passé sous le pont du chemin de fer, nous découvrîmes, à quelques centaines de mètres, le camp. Les portes s'ouvrirent et nous fîmes notre entrée dans notre nouveau bagne de Neckargerac.

## Camp de Neckargerac

**Le camp** n'était pas grand et le tour en fut vite fait. . Le camp se trouvait enclavé dans une vallée d'où on découvrait la montagne, boisée de sapins. Il était entouré de fils de fer barbelés, soutenus par des grands piquets de bois et tous les 30 mètres environ, il y avait un projecteur qui fonctionnait la nuit. Il y avait aussi en dehors, et tout autour du camp, des miradors, où les soldats prenaient place avec leur fusil : il n'y avait pas de mitrailleuses. A l'intérieur du camp circulait une petite rivière qui servit par la suite à la construction d'une piscine. De l'autre côté de la rivière se trouvaient les water-closets. Il existait aussi un bâtiment que les soldats utilisaient pour l'élevage des cochons. Ceux-ci étaient engraisés avec notre soupe et les quelques pommes de terre qui auraient dû y être incorporées. Les soldats mangeaient ensuite ces cochons ou les vendaient aux civils pour avoir de l'argent

Je n'oublierai pas de dire que dans le camp se trouvait sous un gros arbre **la fameuse potence** qui servait à pendre les évadés qui avaient le malheur de se faire reprendre, comme je le vis plus tard, un

Français, un Polonais et un Russe en firent l'expérience fatale.

### L'accueil

Dès notre arrivée, le chef de camp, un déporté comme nous, appelé « Lager alttester » ainsi que le « Kommando Furher », sous-officier commandant la garde du camp, arrivèrent et nous firent rassembler de nouveau. Mon numéro matricule de Dachau était 77.774. Ici, j'en eus un nouveau, ce fut F.21.388. Puis ensuite, on nous plaça dans les bloks. J'étais au blok n° 5, les jointures étant mal faites, on voyait le jour à travers les planches. Cette opération de placement fut terminée à 11 heures 30.

On nous distribua alors des gamelles, certaines étaient rouillées. On nous servit de la soupe, un litre de soupe claire comme de l'eau avec quelques pois et morceaux de carottes non cuits. Nous mangeâmes quand même de bon appétit, car nous avions faim. Sitôt la soupe avalée, il y eut nouveau rassemblement, et le Lager-alttester nous apprit à marcher au pas et à tourner au commandement allemand, car lui aussi, c'était un boche, un droit commun. Pour le début de la marche, il nous disait : Entrik (marche) zei (un) zei (un). Pour tourner à droite : rechts um ; à gauche : links um. Ces exercices durèrent au moins trois heures. Puis, nous fûmes libres, mais nous n'avions pas le droit de nous coucher.

La fin de la journée se passa sans incident. Puis, à dix heures, nouveau rassemblement pour **l'appel**. Celui-ci consistait à faire compter les hommes par les kapos qui rendaient leur compte à l'ober-capo, ce dernier au Lager Schreiber qui inscrivait et remettait au Lager Alttester qui, à son tour, transmettait au Kommando Furher.

Ensuite, nous eûmes la soupe, cette fois, un demi-litre et une tartine de pain noir. Enfin, nous allâmes coucher, **toujours deux sur une paille** ou à défaut sur de la paille, et nous avions une couverture. Nous dormîmes bien, malgré la dureté du « matelas ».

Le lendemain matin, (le lundi) nous fûmes réveillés en sursaut par un coup de sifflet qui était le signal du départ. Il fallut nous habiller en vitesse, puis les anciens qui étaient encore parmi nous, coururent à la cuisine chercher le café dans des cuves en bois, que l'on appelait là-bas cubelles. Le chef de chambrée, un boche, nous fit sortir à coups de bâtons pour aller plus vite et en crachant des « laos » et « raoust ». En passant, nous devons prendre notre ration de café dans notre gamelle (plutôt eau tiède que café).

### Départ vers notre lieu de travail

Aussitôt, eut lieu le rassemblement. Nous fûmes classés par kommando pour le travail, car il y avait plusieurs firmes sur le chantier. Le mien était le kommando Distch (nom de la firme). Il y avait encore les kommandos Wagner, Waes freitag, Auffreiman, Chullêr, etc. L'appel fini, les kommandos groupés, les portes du camp s'ouvrirent. Nous passâmes kommando par kommando : les sentinelles nous prenaient au passage, sur le chemin, à la sortie du camp, et nous retournâmes à la gare. Là, nous attendîmes un moment. Un train arriva, s'arrêta et on nous fit monter dans les wagons à bestiaux : nous partîmes. Nous repassâmes à **Binau**, à **Necharelz** puis notre train emprunta un viaduc et bientôt, à l'entrée d'un second tunnel, au pied de la montagne, nous descendîmes.

Lorsque tout le monde fut à terre, nouveau rassemblement pour le contrôle des kommandos. Quelquefois, un homme ne se trouvait pas dans le kommando qui lui avait été désigné : il partait dans un autre ; c'est ainsi qu'à un endroit il manquait un homme et à un autre il y en avait un en trop.

**Les kapos cherchaient, l'homme retrouvé recevait une volée de coups** et la soupe de midi lui était supprimée. Cette soupe était apportée par un camion et, l'hiver, plus d'une fois, s'il faisait trop mauvais temps nous en fûmes privés mais, nous n'en avions pas le soir en compensation.

### Notre travail: la fabrication de moteurs d'avions

Dès que le contrôle était terminé, les sentinelles allaient prendre leur place, soit sur la montagne, soit sur le bord du Neckar -affluent du Rhin- par lequel arrivaient le sable et le ciment pour la maçonnerie, et aussi une partie des matières premières. Alors, les kommandos se dispersaient et partaient chacun de leur côté, au travail, soit pour décharger des péniches, des sacs de ciment, des pierres, des briques, soit pour charrier ces matières dans des brouettes jusqu'au monte-charge qui se trouvait dans l'usine

Celle-ci était un genre de grand souterrain creusé dans les rochers, d'une superficie de dix-huit

kilomètres carrés. Dans ses couloirs - que les « chleus » appelaient stollens- larges d'une douzaine de mètres et hauts de huit mètres environ, se trouvaient les machines : tours, perceuses, meules en émeri, etc. Certains stollens servaient de dépôts pour les matières premières destinées à la fabrication des moteurs pour avions. Il y avait toute une installation : cantine et cuisine, et les gros « meister » (messieurs) allemands avaient chacun leur baraque en planches ou en carton pressé. L'été, nous étions gelés dans cette mine et l'eau coulait par les fentes des rochers. C'est au début de l'hiver seulement que l'on put installer des machines, et, à cette époque il faisait chaud à l'intérieur. Les machines furent vite mises en place.

Il y avait des fours électriques, avec une plaque tournante à l'intérieur sur laquelle on posait les pièces pour les chauffer et celles-ci étaient trempées ensuite dans un bain d'huile. **Une fois, l'huile**, en mettant les pièces rouges dedans, **prit feu !** Deux autres fours se trouvant à proximité grillèrent également et, par la chaleur dégagée, des blocs énormes de rochers se détachèrent du plafond et tombèrent sur tous les fours, au nombre de cinq ou six ; un seul resta intact, les autres furent broyés. Le lendemain, après nous être assurés qu'il ne tomberait plus de rochers, nous vîmes déblayer les débris. **Cela nous mettait du baume dans le cœur car nous étions contents de voir ce matériel anéanti.** Mais ces Messieurs les Allemands n'étaient pas du même avis et ils vomissaient des laos arbeit, laos mench. Nous faisons semblant de nous dépêcher et ils se taisaient. Nous avons déjà bien du mal en travaillant doucement, car nous n'avions pas de forces, avec le régime alimentaire auquel nous étions soumis. Beaucoup d'ouvriers été affectés aux machines : il y avait des Français, des Russes, des Italiens, des Boches aussi, etc. D'autres (dont moi) étaient occupés à faire de la maçonnerie, du béton armé : d'autres mettaient en peinture ou balayaient les stollens. Pour nous rendre à l'usine, nous devons emprunter, à une vingtaine de mètres de la voie, des marches, et il y avait environ deux cents mètres à gravir. **Lorsque nous arrivions au sommet**, quelquefois avec 5 ou 6 briques sur l'épaule, **nous étions complètement à bout de forces.**

**Les bombardements ne pouvaient pas atteindre l'usine, car il y avait au-dessus, et à l'endroit le moins élevé, quatre-vingt mètres de rochers. Au-dessous de cette usine, un grand couloir avait encore été creusé : il se trouvait au niveau de la ligne de chemin de fer. Un aiguillage avait été installé, un quai construit à l'entrée de l'ancien stollen. Les wagons arrivaient : on déchargeait sur le quai et les marchandises montaient à l'usine par l'ascenseur que nous, nous n'avions pas le droit d'utiliser sans être accompagnés d'un meister. Une route montait en zigzag jusqu'à l'usine. Il y avait deux entrées : une petite pour les marches, et une grande pour la route, par laquelle des camions énormes amenaient des matières premières, des blocs-moteurs pour avions, ou encore des machines. Dans les endroits vides, on installait sans cesse des machines....**

Tout en bas des escaliers de l'usine se trouvaient deux locomotives face à face. Deux grandes cheminées et des gros tuyaux avaient été montés sur chaque locomotive et deux de ces tuyaux montaient jusqu'à l'usine ; ils étaient destinés à chauffer les stollens. Les deux locomotives chauffaient jour et nuit et la vapeur montait jusqu'à l'usine : la chaleur y régnait donc, sauf dans les deux stollens d'entrée.

Tout l'été, nous travaillâmes dans cet intérieur surchauffé, alors que la température était clémente à l'extérieur : nous étions obligés de nous éclairer avec des lampes à carbure. Et l'hiver, au lieu de nous laisser à l'intérieur, **on nous fit travailler dehors, alors qu'il y avait cinquante centimètres de neige, et, nous étions pieds nus !** La paire de galoches que j'avais eu à Dachau était usée et il n'y en avait presque pas au camp, et celles, peu nombreuses, qui existaient étaient réservées aux amis du Lager Alttester. Pendant 15 jours nous marchâmes ainsi, pieds nus, dans la neige. Nous creusions, au-dessus de l'usine, au sommet de la montagne, une tranchée pour mettre des caniveaux. **Je n'eus pas d'engelures et je ne me démoralisais pas, car j'avais toujours l'idée de revenir au pays et de revoir cette belle France.**

### **Retour au camp**

#### **La fouille**

Bien souvent, **par ce temps-là**, quand nous rentrions le soir au camp vers 8 heures, car par le mauvais temps le train arrivait souvent en retard. A l'arrivée, il y avait rassemblement, puis, selon son humeur, le kommando-fuhrer faisait faire la fouille pour rechercher des couteaux. On nous faisait alors **déshabiller complètement nus**, puis les capos passaient, fouillaient les habits et les gamelles, cela durait quelquefois un

heure et demie et tant qu'ils n'avaient pas fini, nous n'avions pas le droit de nous rhabiller. **Nous grelottions et les hommes faibles tombaient sans connaissance.** Les malheureux n'en avaient alors plus pour longtemps à vivre, car nous n'étions pas soignés, et **les piqûres mortelles se faisaient sans compter pour ne pas surcharger le revier** (infirmerie).

### La désinsectisation, et bain dans une piscine gelée

Lorsque ce n'était pas pour une fouille, c'était pour la désinsectisation qui ne servait à rien, car **nous étions infestés par les poux et la vermine.** Cette opération consistait à nous faire déshabiller ; puis nous passions à la tondeuse ou au rasoir pour nous couper les cheveux et les poils ; ensuite **nous devons nous jeter dans la piscine, dont on avait cassé la glace quelques heures auparavant.** Ceux qui ne voulaient pas y aller étaient frappés puis lancés dans l'eau à leur tour, après c'était le fameux coup de pinceau. Nous retournions alors au blok ; on nous servait la soupe qui, naturellement était froide, et nous nous couchions nus sous une couverture en attendant que nos habits reviennent, car, eux, étaient partis à la désinfection. On les ébouillantait dans une grande cuve, et on nous les rapportait au blok ; nous devons en reprendre possession à l'appel de notre matricule. Quelquefois, quand le blok passait le dernier, **nous avions nos habits une heure avant le réveil, sortant de la cuve.(donc trempés)** En les endossant, ils nous réchauffaient, mais **lorsque nous sortions nous étions glacés,** soit qu'il gelait, soit qu'il pleuvait, soit que nous nous retrouvions encore sous la neige. Et le travail continuait ainsi sans répit. Et, nous pataignons, chaque jour, du matin au soir, dans la neige. Le traitement du bagne ne fléchissait point.

Dans le ciel, tout était calme. Il passait bien, quelquefois, des avions alliés mais nous n'avions pas alors le plaisir d'entendre crépiter les mitrailleuses, ou, exploser les bombes.

### Evasion – Exécutions

Un jour, par ce mauvais temps, **un Français s'évada.** Quelques jours plus tard, il fut arrêté par les gendarmes allemands, ramené au camp et enfermé dans une petite baraque où se trouvaient **un Russe et un Polonais** dont j'ai parlé précédemment. Ils restèrent ainsi enfermés une quinzaine de jours. Chaque jour, à midi, ils recevaient chacun 25 coups de bâton sur leurs fesses (sous la force des coups la peau se détachait). Pour repas: une seule ration de soupe dans leur journée.

Un dimanche « chôme » -fait assez rare- on nous rassembla tous dans la cour, à midi, avant la distribution de la soupe. Alors furent amenés **les trois hommes qui venaient d'être condamnés à mort par le tribunal militaire de Berlin.** Et la sentence s'exécuta: **le Français fut pendu le premier** : pendant qu'on lui passait la corde au cou, il implorait sa grâce: il réclamait sa femme, sa mère, son enfant -aucun effet sur les bourreaux- il mourut quelques instants plus tard. Puis ce fut le tour des deux autres ; ni l'un ni l'autre ne dirent une seule parole ; ils montèrent courageusement à la potence, se passèrent la corde autour du cou. **Pour le dernier, la corde cassa trois fois, mais il fut quand même pendu.** On enleva les cadavres qui partirent le lendemain pour le four crématoire de Binaü.

Après ces exécutions, on nous servit la soupe que nous mangeâmes, car nous mourions de faim. *(Il nous arrivait quelquefois de nous bousculer pour un chou-navet pourri, une pomme de terre gelée, un radis véreux, et nous mangions tout cela avidement).*

### Bombardement du camp

Nous eûmes de la neige durant un mois, puis la température s'adoucit.

Un matin, à huit heures, le temps était assez clair, les meisters étant partis déjeuner à la cantine qui se trouvait en bas de l'usine, au bord de la route, la sirène de Neckarelz donna l'alerte et on entendit des avions. Aussitôt les chleux se sauvèrent de la cantine et se mirent à l'abri dans la chaufferie construite pour remplacer les locomotives C'était un grand bâtiment en béton armé, ressemblant à un fort, **mais le béton était de mauvaise qualité, car c'est nous qui l'avions fait et nous y avons mis beaucoup d'eau.**

Les meisters et quelques ouvriers s'étaient alors mis à l'abri dans cet ouvrage, ils avaient une peur épouvantable des avions. Un camarade et moi, nous nous étions réfugiés sous un petit hangar, au bord du Neckar, car au moment de l'alerte, nous charrions des barres de fer déchargées d'une péniche. Les avions tournaient toujours au-dessus de la gare de Neckarelz puis tout à coup on entendit un sifflement et le fonctionnement d'une **mitrailleuse.** Instinctivement, nous nous retournâmes et nous vîmes alors **un avion fonçait** sur le transformateur qui se trouvait à une soixantaine de mètres de nous : **un second suivit, puis un**

**troisième** et celui-ci lâcha **une bombe** qui tomba sur la cantine ; **tout sauta** et je reçus en pleine poitrine un morceau de bois qui ne me fit, heureusement, aucun mal. Le **transformateur était encore debout : un avion revint, la mitrailleuse crépita encore et puis, lui aussi, laissa tomber une bombe qui, cette fois, broya le transformateur** et deux grandes baraques se trouvant à proximité. Auprès de ces deux baraques, il existait une petite cabane en planches réservée au Kapo de notre kommando. Un schreiber s'y trouvait à ce moment avec un autre homme. Comme la baraque s'était écroulée aussi, nous vîmes tout à coup un homme en sortir, courir dans la fumée ; il tombait, se relevait, trébuchait à chaque pas. Nous allâmes vers lui immédiatement, nous le primes dans nos bras et le ramenâmes sous le hangar qui, lui, était resté debout et n'avait que quelques trous de balles. Nous déchirâmes nos vêtements pour panser de notre mieux ce blessé ; c'était un Français, il avait la figure pleine de sang. Le bombardement ne dura pas longtemps ; n'ayant pas vu sortir le deuxième homme, nous nous dirigeâmes alors vers la cabane. Après avoir retiré quelques planches, nous l'aperçûmes. Nous le dégagâmes mais hélas ! il était mort. C'est alors que le kapo arriva ; il alla prévenir le feldweibel (adjudant). Un camion arriva ; il enleva les quelques hommes blessés et aussi le Tchèque tué dans la cabane.

Aussitôt, on nous fit déblayer la route car les planches des baraques avaient voltigé jusque là. **En déblayant, nous trouvâmes du saucisson, du pâté et des petits pains blancs** destinés au déjeuner des meisters ; nous avalâmes en vitesse ces victuailles. Des rayés qui travaillaient un peu plus loin étaient accourus pour avoir, eux aussi, leur part du butin. Le feldweibel sortit alors son revolver et tira sur eux. Il les fit ainsi partir et à nous il défendit de toucher aux provisions. Sur la route, de la fumée sortait de dessous les planches ; nous déblayâmes et nous découvrîmes un camion qui brûlait : le chauffeur avait eu le temps de se sauver.

L'usine étant privée de courant dû arrêter son activité et les ouvriers repartirent. Jusqu'au soir, nous fûmes occupés au déblaiement. Vint l'heure de l'appel : nous nous plaçâmes par kommando : le feldweibel contrôla, puis nous attendîmes le train jusqu'à huit heures du soir. O, la gare de Neckarelz avait été bombardée en même temps que nous et le train n'arriva pas. **Contraints de partir à pied** jusqu'à Neckargerac qui se trouvait à **16 km** de notre lieu de travail, nous arrivâmes au camp à 23 heures 30. Néanmoins, le lendemain matin, il fallut être debout à 5 heures. **Et, les jours s'écoulaient ainsi, suivant la même procédure.**

## **Camp de Neckarelz**

Puis le camp de Neckargerac étant transformé en camp de malades, et on nous envoya à Neckarelz, au camp n°2. Là, c'était un véritable marais : nous nous enfoncions dans la boue jusqu'aux genoux. La soupe était encore plus mauvaise qu'à Neckargerac. Le côté intéressant de ce changement, c'est le rapprochement de l'usine : à environ 2 km. Par contre, nous étions bien près de la gare. Tous les hommes de Neckargerac avaient été répartis dans deux blocs. **Sur mille** à notre arrivée au camp au mois de juillet, **nous restions trois cents -journallement trois ou quatre camarades mouraient**, les uns du typhus, d'autres de dysenterie, de faiblesse, de désespoir ou encore tué par les mauvais traitements, ...

### **Infirmerie (Revier)**

Nous étions maintenant au mois de février et il faisait encore bien froid. Il y avait peut-être un mois que nous étions à Neckarelz et je contractais une bronchite : j'allais alors au revier tous les soirs prendre une cuillerée de sirop. Les deux médecins étaient des Français et lorsqu'ils virent que je n'en pouvais plus (car je travaillais quand même) ils m'inscrivirent pour rester au revier. J'y fis un séjour de 7 ou 8 jours. Je n'avais plus la force de me traîner. Des camarades qui, eux aussi, étaient là, couchés, n'ayant plus d'appétit, me donnaient leur soupe que j'avalais rapidement. Au revier, **nous étions nus** comme des vers et **lorsque nous sortions pour aller aux water-closets, nous étions gelés. J'étais tellement faible qu'un petit caillou m'aurait fait tomber.** Les jours se passaient et jamais nous n'avions de nouvelles de la guerre. Un jour, tous les malades passèrent la visite : les plus valides devaient partir pour un kommando en campagne. Ayant demandé l'avis des docteurs, ceux-ci me dirent qu'un changement me ferait du bien. Je demandais alors de partir et je réussis à me faire accepter. Le lendemain, on nous donna des habits et vers midi nous partîmes sans connaître la destination.

## **Transfert dans un kommando.**

Nous allâmes jusqu'à la gare de Neckarelz et nous passâmes sur le quai : nous en profitâmes pour ramasser des mégots, car nous n'avions jamais de tabac. Puis, on nous fit monter dans un wagon, nous étions une trentaine : le train partit ; il roulait doucement. Il faisait noir lorsque le train s'arrêta et qu'on nous fit descendre. On nous conduisit par un petit chemin pour arriver au camp. Il n'y avait qu'un seul blok, c'était simplement un kommando : nous étions 106 au total.

### Un meilleur traitement

On nous mit dans une chambre : les **lits étaient bien faits** : il y avait de bonnes **paillasses** et deux **couvertures pour chacun**. Nous eûmes un cinquième de boule de pain et un litre et demi de bonne soupe avec des poireaux, des pommes de terre et choux-navets. Puis, nous allâmes coucher, le chef de chambrée était un ancien vocarbeiter (chef d'équipe) et j'avais travaillé dans son groupe à l'usine.

Le lendemain matin l'appel avait lieu à six heures et demi et à sept heures, avant de partir au travail qui n'était pas trop pénible.

Lorsqu'on nous demanda quelle était notre profession, je répondis que j'étais maçon. Je commençais alors à faire de la maçonnerie : je n'allais pas vite, je n'aurais pas pu d'ailleurs, mais personne ne nous disait rien. Nous construisions des baraquements en briques et en plaque de fibrociment soi-disant pour des réfugiés.

A midi, nous rentrâmes au camp pour la soupe, un litre cette fois, mais toujours bonne, car les cuisiniers étaient deux Français.

Puis on nous changea de chambre et nous fûmes avec un Lorrain qui était sévère mais pas méchant. A une heure, nous nous rassemblâmes et nous repartîmes sur le chantier. A six heures, la journée était finie.

Près du petit camp passait une rivière ; nous y allâmes pour nous laver, ce que nous faisons déjà le matin, mais il fallait y retourner le soir. Cette toilette nous l'apprécions, car à Neckarelz et à Neckargerac nous ne pouvions la faire chaque jour.

### Attaques aériennes

Le printemps approchait et il faisait beau : le soleil arrivait tôt le matin et le temps était clair. Tout semblait calme, lorsqu'un matin, nous commençâmes à entendre le canon **et les avions vinrent rôder** autour de nous et de la gare qui était proche.

Un jour, vers neuf heures, une locomotive était en gare ; les avions arrivèrent au-dessus de nous, nous étions peut-être qu'à 50 mètres de la machine, occupés à décharger un wagon de pierres. Tout à coup un **avion descendit et mitrilla**. Nous nous sauvâmes, chacun cherchant un abri : c'est ainsi que pour me jeter dans le fossé le plus proche, **je courus** pour traverser les voies mais je m'empêtrai dans des fils de fer **et tombai** et juste au même moment **un deuxième avion arrive et mitraille à son tour**. Je voulus me relever mais retombai aussitôt. Pendant ce temps un troisième avion arrive et mitraille lui aussi : réunissant alors toutes mes forces, je parvins à me dégager et traversai les voies pour me jeter dans le fossé à côté de mon ancien vocarbeiter. **Ouf, je n'étais pas blessé.**

N'entendant plus rien, nous regardâmes au-dessus du fossé, nous vîmes que la locomotive était percée et que l'eau s'en échappait avec rapidité. Nous revînmes bientôt au travail. **Ce jour-là, les avions ne réparèrent plus.**

**Le lendemain matin**, à peine étions-nous au travail depuis une heure, que **les avions faisaient leur apparition**. Les meisters se sauvèrent, quant à nous, **il nous était interdit de bouger avant que les avions mitraillent !** Ceux-ci tournaient depuis environ une demi-heure quand tout à coup, comme la veille, l'un d'eux se détacha et mitrilla, cette fois, en sens inverse de la gare. **Les aviateurs semblaient chercher** quelque chose dans le petit bois en face, de l'autre côté de la route de Neckarbischoffeim ; **ils trouvèrent**, car au bout d'un moment, un deuxième avion lâcha une bombe ; une grosse détonation s'ensuivit, elle fut suivie de plusieurs autres : **un dépôt de munitions avait été touché**. Le reste de la journée se passa tranquillement.

Pendant quelques jours nous ne vîmes plus les oiseaux géants. Puis un après-midi, au début de notre deuxième séance de travail, alors que j'étais occupé à des travaux de maçonnerie, j'entendis un bourdonnement bien reconnaissable : je levai les yeux vers le ciel et j'aperçus des appareils qui s'y promenaient. Il y avait à ce moment, sur une voie de garage, des wagons chargés de bidons de lait les avions, sans aucun doute, les aperçurent : **ils tournèrent encore quelque temps, certainement pour nous laisser le**

**temps de quitter les lieux**, puis, comme toujours, un avion se détacha du petit groupe, vint mitrailler les wagons et lâcha une bombe : un deuxième et un troisième en firent autant. Aux premières rafales de mitrailleuse, **je m'étais couché dans une tranchée** qui se trouvait à quelques mètres de moi. **Nous étions là quelques-uns et personne n'osait bouger. Comme nous avions l'espoir d'une libération prochaine, nous pensions que, si près de cet heureux événement, il ne serait pas raisonnable de risquer un accident fatal.** Lorsque tout fut fini, nous sortîmes de notre abri et nous pûmes alors voir que les wagons avaient été sérieusement touchés : ils étaient montés l'un sur l'autre ; le ballast avait été labouré et les rails avaient pris la position verticale. Le lendemain, le canon tonnait plus fort, les gros bombardements se rapprochaient et nous voyions monter la fumée. **Tout cela nous réjouissait, mais nos gardiens étaient loin de montrer de la bonne humeur et ils devenaient méchants car ils se doutaient que la défaite approchait pour eux.** Et, au lieu de nous faire travailler la nuit ; nous commençons alors à 7 heures 30 du soir et à 11 heures 30 nous abandonnions notre tâche, nos sentinelles s'endormant debout et notre chantier n'étant pas éclairé. Cette modification dans notre horaire ne dura que deux ou trois jours et nous retravaillâmes de jour.

### La déroute

Bientôt nous nous rendîmes compte de la déroute de l'armée boche. Des soldats, groupés par cinq ou six, passaient sur la route voisine : ils avaient de la peine à porter leur sac et leur fusil et avaient des difficultés pour marcher. Puis, c'était l'embouteillage des voitures à chevaux et des automobiles.

### Évacuation du camp à pied

**Tout ce chaos nous faisait plaisir**, mais le moment de l'évacuation, si redouté de nous tous, arriva quelques jours plus tard : un soir que nous étions dans la cour, après avoir mangé la soupe, un officier survint en moto : il se rendit à la baraque du kommando-furher d'où il ressortit vivement et repartit. On donna alors l'ordre de rentrer immédiatement dans le blok, puis le chef de chambrée fut appelé au bureau ; il revint bientôt et nous dit de rouler nos couvertures parce que **nous allions retourner à Neckarelz, donc en arrière. De Neckarbischoffheim à Neckarelz il y avait 35 km.** Deux hommes du blok allèrent à la cuisine et rapportèrent du sucre, de la margarine, de la marmelade, du bœuf en boîte, du pain ; toutes ces victuailles furent partagées entre nous. **Le sucre**, dont je n'avais pas vu la couleur depuis dix mois **fut pour moi un régal** ; Ensuite, nous roulâmes nos couvertures ; bientôt arriva un tracteur avec un petit chariot sur lequel nous dûmes charger les couvertures et les bagages des soldats.

Nous nous mîmes en rang et partîmes, il était environ 9 heures du soir. Lorsque nous fûmes sur la route, nous rencontrâmes des camions chargés de soldats, de munitions, traînant des canons ; ils allaient au baroud. Au dire du conducteur du tracteur, **les Américains n'étaient plus qu'à une quinzaine de kilomètres de nous, aussi les sentinelles nous faisaient-elles marcher plus vite.** Les premiers kilomètres furent franchis dans d'assez bonnes conditions, mais ensuite, **nous dûmes ralentir notre marche car nous n'en pouvions plus** ; au bout d'un moment **un homme tomba** même, épuisé : nous le prîmes à deux par les bras, nous ne pouvions plus suivre la colonne : **le kommando-fuhrer nous le fit déposer, puis, sortant son revolver, il le tua net d'une balle dans la tête et le poussa du pied sur le côté.**

Nous continuâmes notre chemin. Le triste spectacle auquel je venais d'assister me redonna du courage, car **je ne voulais pas subir le même sort que notre malheureux camarade de route, et tant bien que mal, j'atteignis Neckarelz.** Il était cinq heures du matin. Il faisait encore nuit et une pluie fine tombait ; nous étions trempés lorsque nous arrivâmes au camp. Ici aussi on était en remue-ménage et les hommes se préparaient à évacuer. Bientôt le jour arriva nous eûmes un quart de tisane tiède et à midi un demi litre de soupe immangeable.

Après-midi commença **la visite médicale des hommes incapables de marcher.** J'avais de l'œdème aux chevilles et cela me faisait terriblement souffrir lorsque je marchais : je passai donc la visite faite par les deux docteurs français déjà rencontrés, **je montrai mes chevilles. Après palpation de celles-ci, je fus classé avec les malades, puis un Kapo prit note de mon matricule.** Le soir approchant, la visite se termina. Les kommandos se formèrent et lorsque tout fut prêt les portes s'ouvrirent et la colonne s'ébranla. Des petits chariots tirés par des hommes, suivaient ; ils emmenaient le reste des vivres du camp. Puis ce fut à notre tour. On nous conduisit au camp n°1 de Neckarelz. C'était une ancienne caserne de S.S. **Là, pour liquider le stock, nous eûmes de la soupe à volonté, mais elle était mauvaise et nous ne savions pas la manger. Le coucher était assez bon et le chauffage fonctionnait.**

## Débâcle allemande

Du bord de la route, **nous assistâmes à la débâcle des boches** : soldats et civils ; ceux-ci évacuaient à pied, avec une bicyclette, avec une motocyclette, ou en chariot. Cela nous rappelait Mai 1940 en France. **Ce n'était pas le moment de rire, car les allemands étaient furibonds.** Mais notre joie, si elle ne pouvait exploser extérieurement, n'en était que plus profonde intérieurement. Nous restâmes trois jours à Neckarelz. Le deuxième jour, nous entendîmes de fortes explosions : les chleux faisaient sauter les ponts à l'entrée de la ville. L'entrée de la fameuse usine sauta à son tour. Enfin, le calme revint. Le matin du troisième jour, le canon tonna fort et on l'entendait se rapprocher.

## Nouveaux transferts

Alors, à midi, on nous fit rouler nos couvertures. Puis, vers 2 heures de l'après-midi, nous partîmes pour **la gare : celle-ci était complètement détruite et seule une voie restait utilisable.** Là, un train attendait. **Il pleuvait toujours. Et, les wagons étaient à ciel ouvert.** De ces wagons montaient des plaintes : c'étaient les malades du camp de Neckgergerac qu'on évacuait eux-aussi. On nous fit monter dans les wagons inoccupés. De cet endroit, nous apercevions l'usine et nous pûmes alors voir que du pont passant au-dessus du Neckar il ne restait plus que des débris. Lorsque tout le monde fut installé, une machine vint s'accrocher au train ; les sentinelles prirent leur place et le train démarra.

Nous partîmes en direction de **Dachau.** Le vent soufflait avec violence : **nous déroulâmes nos couvertures et les étendîmes sur nous pour nous préserver du froid et de la pluie.** Le train filait. Nous passâmes à **Mosbach** où il y avait aussi une usine souterraine. Notre itinéraire nous fit rencontrer de nombreux autres villages. A un certain moment nous nous trouvâmes sous un pont et le train ayant ralenti sa marche, **nous reçûmes sur la ligne des cailloux lancés avec plaisir par des enfants montés sur le pont. Le train continua sa route,** mais à une allure moins rapide et, arrivé sous un tunnel vers 5 heures du soir, il s'arrêta. Près de nous, sur l'autre voie, se trouvait arrêté également, un train militaire ; comme il était éclairé, nous distinguions facilement les soldats. Il faisait un courant d'air terrible sous ce tunnel et, de sa voûte, de l'eau gouttait sur nous. Tout à coup, il nous sembla entendre des coups sourds ; nous apprîmes un peu plus tard qu'une rivière coulait non loin du tunnel et qu'**un pont venait d'être bombardé. La destruction de ce pont nous empêcha de passer.** Il faisait nuit. Le train recula et revint jusqu'à **Mosbach.** Ici, il y avait une bifurcation : nous changeâmes alors de direction et nous allâmes à **Stuttgart.** La nuit s'acheva ainsi : puis le jour pointa. Le train avait repris son allure rapide, tantôt dans la vallée, tantôt dans la plaine. Puis, le soleil se montra. Le temps, ce jour-là, était clair : **nous étions le 29 Mars 1945. Vers 7 heures du matin, nous arrivâmes à la gare d'Osterburgen. Le train s'arrêta un moment, mais nous n'avions pas le droit de descendre des wagons. Les sentinelles surveillaient et le kommando-furher se promenait le revolver à la main.**

Quelques chasseurs américains survolèrent le pays ; pendant une heure, ils tournèrent, descendirent, remontèrent. Au près de la gare se trouvait une petite usine, et, par moment, nous entendions des détonations. Des débris de verre étaient projetés partout ; c'étaient les chleux qui, certainement, sabotaient leur matériel. Il y avait aussi des soldats dans les champs et, sur un plateau assez boisé, ils installaient des pièces d'artillerie. Puis, tout à coup, le kommando-fuhrer cria aux sentinelles de remonter dans les wagons et le train recula encore. **Nous ne pouvions avancer plus loin, car nous étions encerclés par les Alliés.** Le convoi s'arrêta à 2 km environ de la gare, entre deux hauts talus, puis la machine repartit seule à Osterburgen. Les avions passaient toujours ; un coucou nous survola pendant quelques temps et il s'éloigna. Environ 25 minutes plus tard, deux chasseurs arrivèrent à leur tour ; ils descendirent approximativement jusqu'à 30 mètres de nous et rôdèrent quelques instants. **Avec nos vestes rayées, nous avons fait une croix de Lorraine sur le sol ; les aviateurs comprirent, sans aucun doute, que nous étions des déportés ; ils n'insistèrent pas et nous ne fûmes plus inquiétés.**

Nos sentinelles étaient parties : ils avaient abandonné leurs armes dans un wagon qui leur était destiné et s'étaient sauvés. Mais, peu de temps après, deux officiers survinrent. Les hommes dont l'état de santé le permettait étaient descendus ; c'est ainsi que nous nous promenions autour du train. **Un de ces deux boches voulut nous faire remonter dans les wagons pour nous brûler vifs ; heureusement**

**l'autre, qui était le commandant de place d'Osterburgen protesta et s'y opposa et grâce à son intervention, nous échappâmes à cette mort atroce.** Après avoir inspecté le train, les deux officiers s'éloignèrent et nous ne vîmes plus de soldats non plus : cependant certains de ceux-ci étaient camouflés dans le bois en face de nous, de l'autre côté de la rivière et **ils surveillaient nos mouvements** ; nous en eûmes la preuve : un homme ayant voulu s'écarter trop loin reçut une balle qui lui fracassa une cuisse et il mourut peu après.

**Nous n'avions plus rien à manger. Il fallut nous contenter de pissenlits crus** que nous arrachions dans le champ voisin. Le matin, à la pointe du jour, nous cherchions **des escargots** que nous avalions crus également. Les jours se succédaient, mais la libération se faisait attendre. Pourtant, nous entendions le bruit des moteurs des tanks américains. Soudain, le cinquième jour, **donc le 2 avril 1945, les obus commencèrent à tomber autour de nous** dans le but de déloger les boches des bois où ils étaient retranchés, devant et derrière nous. **De ce fait, les pissenlits et les escargots disparaissaient.**

## Notre Évasion

**Nous décidâmes** alors, le camarade Fernand ROY.(*fils*) -que j'avais retrouvé à Neckarelz-, et moi, **de nous évader et d'aller à la rencontre des Alliés.** Ce qui fut décidé fut suivi d'exécution et le soir, vers minuit, nous partîmes à trois, un camarade Français s'était joint à nous. **Nous longeâmes la rivière à quatre pattes** ; à un endroit, elle passait sous la voie ; comme elle n'était pas trop profonde, nous la traversâmes et nous continuâmes doucement, constamment sur le qui-vive, car l'endroit était dangereux. Tout à coup, nous nous trouvâmes sur la route : nous nous arrê tâmes en prêtant l'oreille un moment ; **puis nous reprîmes notre marche toujours prudemment en longeant le fossé et le bois**, évitant le plus possible de faire du bruit craignant de rencontrer encore l'ennemi caché dans le bois. Au bout d'un moment, **nous arrivâmes près d'un gros arbre, au pied duquel gisait un cadavre : c'était un soldat allemand qui, sans nul doute, avait été pendu** ; il avait encore au cou un fil de fer et sur la poitrine une pancarte, c'était **un déserteur.** Nous continuâmes notre chemin avec mille précautions. Un peu plus tard, nous aperçûmes des maisons ; c'était **Osterburgen.** **Nous avançâmes encore ; nous descendîmes une côte et nous vîmes des tanks : quelques pas, nous entendîmes parler et nous comprîmes de suite que nos vis-à-vis n'étaient plus des Allemands. Nous approchâmes, un phare d'auto s'alluma. Nous étions sauvés !**

## Notre Libération

En voyant nos habits rayés, les soldats américains comprirent qui nous étions, nous tombâmes dans leurs bras, les embrassâmes, **notre joie était immense.**

Ils nous offrirent des plaques de chocolat et nous emmenèrent dans un hôtel... où séjournèrent déjà des rayés, qui comme nous avaient réussi à s'évader...

Nous nous allongeâmes sur des paillasses, mais je ne dormis guère, j'avais faim, je me dirigeais vers la cuisine, et j'y trouvais de la soupe épaisse encore chaude, je vins me servir à plusieurs reprises, en compagnie de mes camarades.... Notre faim s'apaisait enfin .... La nuit se passa ainsi: courtes « siestes » et soupe.

Le matin, après avoir allumer le poêle, nous prîmes un confortable petit déjeuner.

Les pionniers américains avaient travaillé toute la nuit et avaient réussi à remplacer un pont que les boches avaient fait sauter en reculant.

Nous sortîmes en ville, nous avions un seul objectif, trouver de la nourriture ; ce fut des œufs offerts par un fermier, diverses denrées à la gare dans un convoi de ravitaillement.

A midi, des soldats américains nous offrirent un repas : de la purée de pois secs, des tranches de pâté, du pain blanc (!), une tasse de café au lait avec un paquet de biscuits, puis des cigarettes. **Pour nous c'était un festin...après tant de privations inhumaines,..... nous ne pensions qu'à manger.**

Nous retournâmes à l'hôtel ; rangèrent toutes nos provisions dans une valise et décidâmes de partir à trois : Fernand, un camarade du nord et moi-même.

Le soir tombait, nous ne dépassâmes pas l'extrémité du village.

Nous entrâmes chez la garde-barrière qui nous fit cuire un lapin tué au cours de la journée...

Exténués, nous nous sommes couchés avec une grande satisfaction sur de la paille dans un bâtiment voisin.

Nous fûmes réveillés très tôt par des tanks américains qui passaient sur la route voisine.

Après un copieux petit déjeuner préparé par notre hôtesse, nous nous engagèrent sur le chemin du retour, **nous devons encore nous heurter à de nombreuses difficultés avant de revoir la France.**

## **Retour vers la France**

Les déportés étaient soumis à une quarantaine, ce que retardait leur retour, c'est pourquoi Fernand, un camarade du Nord et moi, avons pris d'abord à pied, le chemin de retour.

### **A PIED**

Arrivés dans un petit village, nous demandâmes la route de MOSBACH.

En cheminant, nous trouvèrent une bicyclette sur laquelle nous fixâmes notre valise.

A OBERSCHAFFEN, des S.T.O. Français nous conduisirent à leur logement, où nous reprîmes des forces en mangeant et en dormant. Nous restâmes là, trois jours. Le lundi matin nous décidâmes de nous remettre en route à six (trois autres français avaient rejoint notre petit groupe).. Nous partîmes vers huit heures, en direction de MOSBACH, nous croisions beaucoup de camions américains, mais ils n'allaient pas dans la direction que nous souhaitions. En marchant dans une forêt, nous nous sommes plusieurs fois égarés, enfin une route goudronnée, un village. Dans le ciel un combat d'avions : un anglais et un chleu, lequel, à notre contentement, tomba en flammes.

A la première maison du village un habitant nous apprit que nous n'étions qu'à quelques kilomètres d'OBERSCHAFFEN !! d'où nous étions partis le matin !!!

Très découragés, seuls, Fernand et moi décidâmes de poursuivre notre route.

Nous nous rendîmes chez le bourgmestre qui nous fit héberger chez un fermier où nous mangeâmes et couchâmes. Nous restâmes là jusqu'au lendemain à midi.

Nous avions toujours nos habits rayés et notre tenue effrayait les allemands.

Il faisait un temps merveilleux et nous étions à l'aise. Après une heure de marche nous pûmes nous rafraîchir dans une petite rivière. Un kilomètre plus loin, un village : LORBACH.

Deux military-police américains en faction nous conduisirent auprès de leur capitaine. Après avoir craint une mise en quarantaine, nous ressortîmes avec des passeports, et pûmes reprendre notre chemin.

Au loin, un clocher, pour l'atteindre nous traversâmes des champs parsemés de nombreux trous d'obus... qui endommagèrent une roue du vélo et nous dûmes abandonner celui-ci et

porter nos valises.

Nous arrivâmes au village vers seize heures trente.

### **DANS UN VÉHICULE AU MILIEU DE PAYSAGES DÉVASTÉS**

Tout à coup, un klaxon, une voiture s'arrête. Elle était conduite par le capitaine rencontré auparavant, qui nous invita à prendre place. Le conducteur devait parfois ralentir la voiture pour éviter des trous de bombes. Nous nous cramponnions à la mitrailleuse placée au milieu de la voiture.

Nous repassâmes à NECKARGERAC ; le village n'était plus que des ruines encore fumantes. Sur cinq cents maisons environ, avant l'attaque des forteresses, quelques-unes seulement restaient debout et les habitants demeuraient enfouis dans leurs caves. Le camp n'avait pas été touché, semblait-il. La voiture devait être ralentie, la route ayant été labourée ; les trous avaient été comblés avec des cailloux, mais des fondrières subsistaient. Une fois que le village fut traversé, nous filâmes.

Nous arrivâmes bientôt à EBERBACH. Il y avait dans la ville, sur la grande route d'HEIDELBERG, un poste de military-police. La voiture stoppa ; le capitaine descendit ; ils parla aux deux fonctionnaires, nous fit signe de descendre. Juste à ce moment, un camion américain arriva ; le capitaine le fit arrêter, et nous dit de monter ; le camion transportait des noirs américains. Nous partîmes à vive allure.

A un certain moment le camion ralentit pour franchir un pont provisoire construit récemment par l'armée américaine, pour remplacer un pont, passant au-dessus de la voie, qui avait été bombardé. Plus loin, nous pûmes voir encore les restes d'un train de matériel qui avait été touché : tous les wagons et la machine offraient un triste spectacle. Nous arrivâmes à HEIDELBERG avant la tombée du jour. Nous traversâmes le Rhin sur un pont de barques car les boches avait fait sauter le grand pont.

Lorsque nous fûmes sur l'autre côté du Rhin, le camion nous déposa et repartit.

### **Un centre de rapatriement**

Nous fûmes dirigés vers le centre de rapatriement. C'était un grand hôtel, où de nombreuses personnes circulaient dans la cour. Parmi elles nous reconnûmes quelques Alsaciens qui avaient travaillé avec nous dans la fameuse usine de NECKARELZ.

Une auto vint nous chercher pour nous conduire à l'ancienne caserne de S.S, qui était le centre de rapatriement.

Un officier français nous fit monter dans une pièce où l'on nous fit décliner nos nom, profession et les camps où nous avons été internés, etc..., puis on nous servit une gamelle de bonne soupe.

Enfin, on nous conduisit dans une chambrée, nous eûmes chacun un lit. Les camarades nous questionnèrent, mais nous nous endormîmes bientôt jusqu'au lendemain matin. La nuit se passa très bien et lorsque nous nous éveillâmes, le soleil était déjà haut dans le ciel.

### **Vers le centre de rapatriement de SPEYER**

Le médecin fit sa tournée. Il y avait des départs pour la France tous les jours et principalement le matin. C'est ainsi qu'au moment où le médecin sortait de notre chambrée, des rangs se formaient dans la cour car un départ avait lieu. Un officier appelait les hommes par leur matricule. Un soldat vint nous chercher dans la chambrée : comme nous n'étions que deux déportés, nous bénéficiâmes de ce départ. Il était environ dix heures lorsque nous quittâmes la caserne. Nous passâmes à quelques kilomètres de KARLSRUHE : les ruines fumaient encore. Notre camion était piloté par un jeune engagé français, âgé de dix-neuf ans ; nous roulions vite et à treize heures, nous avions atteint SPEYER. Dans ce centre, il y avait déjà beaucoup de prisonniers qui attendaient leur tour et les convois vers la France n'étaient pas quotidiens.

Nous avions encore notre tenue de « zébré » et c'est là qu'on nous habilla en civil.

On nous désinfecta encore avec de la poudre blanche, puis on nous plaça dans une grande école : nous jouions au football dans la cour, mais bien souvent aussi, nous nous allongions sur nos paillasses, sauf aux heures où le centre d'accueil était ouvert où nous nous rendions pour prenions nos repas.

Nous restâmes deux jours à SPEYER ; le matin du troisième jour, alors que nous étions dans la cour de l'école, un autocar arriva. Beaucoup se précipitèrent avec leur bagage, un officier français intervint et il appela les hommes désignés pour le départ. Nous ne figurions pas sur la liste, mais l'officier nous fit néanmoins monter tous les deux. L'autocar démarra ; il pleuvait. Nous sortîmes de la ville puis, alors, nous filâmes à une allure rapide. Bientôt nous aperçûmes des puits de pétrole, des nouveaux et des anciens. Puis ce fut la ligne SIEGFRIED qui s'offrit à nos yeux ; enfin des passages anti-chars, des forts en béton ; certains de ceux-ci avait l'aspect de maisons, mais beaucoup étaient détruits. Nous approchions de la frontière.

## ARRIVEE EN FRANCE

**WISSEMBOURG apparut. Nous y entrâmes en entonnant la « Marseillaise » d'un cœur joyeux. Nous rentrions enfin dans le pays de la liberté, notre Patrie.**

Nous passâmes dans des petites rues, avec des difficultés aux tournants et arrivâmes dans une école, encore, où des tables étaient dressées. On nous fit asseoir et des dames de la Croix-Rouge nous servirent la soupe, puis du pâté avec du beau pain blanc et, pour terminer, des petits gâteaux secs, avec une cuillère de miel et un verre de vin blanc ; notre repas fini, nous remontâmes en voiture et continuâmes notre route sur STRASBOURG où nous arrivâmes à 16 h. 30. L'autocar entra dans une grande cour dont l'entrée était gardée par deux gendarmes. Nous descendîmes et on nous fit entrer dans une grande salle où se trouvaient des lits en bois à étages. Aussitôt nous fûmes mis au courant de nos droits et allâmes au bureau. Là, nos nom, date de naissance, profession, furent encore relevés, puis on nous donna une fiche ; nous nous présentâmes au magasin de ravitaillement et là on nous délivra une demi-boule de pain blanc, une boîte de pâté de porc et un colis de la Croix-Rouge. Le soir, nous allâmes souper au réfectoire.

Il y avait aussi dans la cour, une salle de cinéma. Nous assistâmes ainsi à une séance de cinéma et vîmes passer le film : « La Légion des Damnés ». Lorsque notre pensée revenait aux jours si malheureux de notre captivité, **nous ne pouvions croire à ce tel bonheur d'être redevenus des hommes libres.** Sur ces pensées heureuses, nous nous couchâmes. Nous avions presque oublié que la guerre n'était pas finie, hélas ! pour tous. Au cours de la nuit, nous fûmes réveillés par le canon qui tonnait non loin de nous : **la dure réalité se manifestait.** Le lendemain matin, nous apprîmes que **les Allemands n'étaient qu'à quinze cents mètres environ de nous.** Ils étaient sur la rive opposée du Rhin et tiraient de temps en temps sur la ville, principalement sur la gare, où ils savaient que se formaient des trains de rapatriés ; malheureusement, plusieurs de ceux-ci furent tués.

L'après-midi, nous obtînmes, d'un officier français, la permission d'aller nous promener en ville.

**A notre retour, l'officier nous apprit que nous aurions le lendemain matin un avion pour nous emmener au BOURGET.**

Nous étions heureux car notre évacuation par le train aurait différé notre départ de quelques jours encore, étant donné le nombre important de ceux qui attendaient leur rapatriement. Le canon grondait toujours, mais la nuit se passa sans incident.

### **VERS PARIS**

Le matin, nous nous habillâmes en hâte et, à huit heures, nous étions prêts à partir.

Le camion qui devait nous prendre n'arriva pas avant onze heures. Au moment de partir, un officier vint avec la liste des partants : il y avait trois hommes en trop : les trois derniers de la liste devaient donc descendre : nous craignîmes d'être de ce nombre : heureusement nous étions en bonne place, nous pûmes donc rester et le camion se mit en route.

Le champ d'aviation était à huit kilomètres de STRASBOURG ; nous eûmes vite fait de franchir cette distance et lors de notre arrivée, l'appareil qui devait nous transporter faisait son atterrissage : c'était un trimoteur Junker provenant des Allemands, peint en blanc et orné des cocardes tricolores.

Nous étions dix-huit ; quelques-uns durent s'asseoir sur le plancher, car il n'y avait pas assez de sièges. Lorsque tout fut prêt, les hommes de l'équipage prirent leur place et l'avion s'envola ! !

Il fit un tour au-dessus de la caserne, puis partit en direction de Paris. Quelquefois nous arrivions dans des « trous d'air » et l'appareil tombait tout à coup. Les premières fois, je fus saisi, mais peu à peu, je m'habituai à ce phénomène.

**Ayant toujours faim** , je tirai de ma musette une demi-boule de pain et une plaque de pâte de fruits, mais un prisonnier me conseilla de ne pas manger pour éviter d'être malade.

J'étais près d'une fenêtre et je pouvais ainsi distinguer parfaitement les camions et les autos qui circulaient sur les routes. Nous étions à 1.800 mètres d'altitude. Bientôt PARIS se dessina et quelques instants plus tard, l'avion atterrit dans la plaine, puis ce furent des pistes en ciment; l'avion emprunta l'une d'elles et arriva rapidement près des hangars où il stoppa. On nous ouvrit la porte de la carlingue, une petite échelle fut dressée et nous descendîmes.

Nous enlevâmes nos bagages et suivîmes les officiers qui étaient venus nous chercher. **Des soldats, rangés de chaque côté de la porte de sortie, nous présentèrent les armes.** Dehors des camionnettes nous attendaient : nous montâmes dans la première et en route pour le quai d'Orsay.

C'était un dimanche ; le temps était beau, il y avait beaucoup de promeneurs qui nous adressaient des signes de sympathie. Comme la camionnette roulait doucement, ils nous offraient des gâteaux, sandwiches, bouteilles de vin.

Nous arrivâmes bientôt à destination, mais là où nous arrivions il n'y avait plus de place. Ce fut le « Rex » qui nous accueillit : c'est un grand cinéma réquisitionné spécialement pour la

circonstance. D'autres rapatriés arrivèrent après nous et la salle fut bientôt pleine. Des dames passèrent ; chacune avait un panier rempli de victuailles. Puis on nous fit patienter en passant un film.

Le soir, on nous emmena ailleurs, où on nous prépara nos papiers de voyage pour notre retour. Enfin on nous conduisit, Fernand et moi, dans un hôtel pour y passer la nuit. Nous nous rendîmes immédiatement à la salle de douches, puis nous montâmes à notre chambre et nous ne tardâmes pas à nous endormir.

## **VERS NOS VILLAGES** (Grougis et Petit-Verly)

Le lendemain matin, à six heures, nous étions debout et fîmes envoyer un télégramme à nos familles par la patronne de l'hôtel. Nous partîmes ensuite à la gare du Nord dont nous n'étions pas éloignés d'ailleurs. Il y avait un train en direction de SAINT-QUENTIN, à sept heures et demie, et il était déjà sept heures. Nous demandâmes à un employé de la S. N. C. F. où se trouvait le train en partance pour SAINT-QUENTIN. Il nous nous répondit qu'il fallait une fiche d'admission et nous empêcha de passer. Il nous envoya à un guichet très proche ; nous y allâmes. Ce guichet n'étant pas pour les rapatriés, on nous envoya, plus loin ; de ce deuxième guichet, on nous renvoya au premier. Pendant ce temps l'heure tournait, et finalement la colère me monta, je pris ma valise et sortis de la gare avec Fernand.

Dehors, j'aperçus des prisonniers qui montaient dans une petite camionnette ; j'y courus en hâte et demandai au chauffeur le lieu où il se rendait, à SAINT-QUENTIN, me répondit-il. D'un bond, nous fîmes dans le véhicule qui partit prestement.

Nous n'avions pas chaud : il flottait un petit brouillard et la voiture filait. Les villes et villages se succédaient et nous approchions de SAINT-QUENTIN. Mais maintenant que je touchais au terme de mon voyage, je craignais qu'au cours de batailles, de bombardements, des personnes de ma famille soient décédées. J'ignorais tout de leur situation vécue en mon absence.

Très anxieux, depuis le centre d'accueil de SAINT-QUENTIN, je téléphonai chez moi et appris que tous les miens étaient en bonne santé. !!

Un omnibus partait à 14 h pour BOHAIN (gare la plus proche de GROUGIS). Nous avions le temps de prendre rapidement un repas.

Nous arrivâmes sur le quai en même temps que le train, nous montâmes dans le premier wagon. Nous étions heureux, nous rions pour des riens, nous avions envie de chanter de sauter, de danser.

## **NOTRE ARRIVEE A GROUGIS : 16 AVRIL 1945.**

Tout en bavardant, avec les gens du compartiment, nous arrivâmes à BOHAIN ; il était quatorze heures et demie. Nous descendîmes et j'aperçus immédiatement des personnes de GROUGIS qui nous attendaient. Nous nous embrassâmes de joie et sortîmes de la gare.

Le boucher de GROUGIS était là avec son automobile garnie de fleurs et de drapeaux. Nous montâmes donc en voiture et partîmes aussitôt.

En cours de route, la conversation fut animée, on le devine. Je m'abstenais de parler de Pierre et de son oncle, mais bientôt les gens me posaient la question au sujet de ces malheureux et je ne pouvais leur cacher plus longtemps la triste réalité, la mort de ces deux héros dans les affreuses conditions que l'on connaît. Ils me promirent de ne rien révéler aux parents, pour l'instant.

Enfin voilà GROUGIS. Tous les habitants attendaient sur la route notre arrivée. Nous voici au tournant, à deux cents mètres de chez moi. C'est alors que je vis que l'on ne m'avait pas oublié au pays : il y avait plus de cent personnes devant la maison, jeunes et vieux étaient venus m'accueillir et les bouquets de fleurs s'agitaient à foison.

L'auto n'était pas encore arrêtée que j'en étais déjà sorti, je courus vers ma chère maman

qui était appuyée contre la porte. Elle n'avais pas la force de parler, tellement l'émotion l'étreignait. Je la pris dans mes bras et l'embrassai avec effusion. Elle était vieillie ; ses cheveux avaient blanchi et de grosses larmes coulaient sur son visage. Alors je dis à ma chère mère : « Ne pleure plus maintenant, je suis revenu ». Puis j'embrassai mon frère et mes petites sœurs ; la dernière eut peur de moi ; elle ne me reconnaissait plus car avec mes cheveux ras et la figure gonflée, je n'avais plus le même air qu'à mon départ.

Ensuite, ce fut le tour des camarades et des voisins. La mère de Pierre était présente également. Tout de suite elle me demanda des nouvelles de son fils et de son beau-frère. « Pourquoi ne sont-ils pas revenus avec vous ? » dit-elle. Je ne savais que répondre, je ne pouvais supporter l'anxiété de cette maman, je mentis pour me tirer d'embarras et répondis « Nous avons été séparés à notre arrivée à DACHAU et, depuis, je ne les ai plus revus ».

- Ils ne sont pas morts ? questionna-t-elle encore.
- Non, non, assurai-je.

Les copains aussi me questionnèrent. Les bouquets étaient si nombreux que je dus les déposer dans la cour. Cette réception, cordiale, était empreinte en même temps de tristesse et d'anxiété pour les familles qui attendaient le retour d'un être cher.

Fernand était reparti pour PETIT-VERLY.

Ma mère avait envoyé un télégramme à mon père pour lui annoncer ma rentrée, il travaillait à LAON et nous l'attendions. Entre-temps, je fis un petit tour dans le village. A chaque instant, j'étais arrêté et interrogé sur les misères endurées en Allemagne.

Le soir arriva vite et je réintérai notre domicile. Vers vingt heures, mon père arriva ; il était en sueur d'avoir fait, à une allure rapide, sa route en vélo (*65 km environ*). Il eut grand mal à retenir ses larmes en me revoyant et nous nous embrassâmes fortement. Je refis le récit de toutes nos souffrances et expliquai la barbarie des boches avec tous les raffinements de cruauté dont ceux-ci sont capables. Mon père me demanda aussi ce que Pierre et son oncle étaient devenus. A voix basse, je lui annonçai les terribles circonstances de leur mort. Il ne pouvait croire que de tels actes inhumains et d'abomination puissent encore exister en nos temps de civilisation.

Le lendemain nous envoyâmes des télégrammes à tous les membres de la famille pour leur apprendre mon retour.

\* \*  
\*

**Depuis, le temps a passé, mon état de santé s'est bien amélioré et j'ai repris ma profession d'électricien. Malgré tous les douloureux passages de ma captivité, malgré toutes les ignominies endurées (sans jamais désespérer) mon patriotisme reste intact. Et si, par malheur, une catastrophe semblable à celle que nous venons de subir s'abattait à nouveau sur notre cher pays de France, je serais encore à l'avant-garde des Résistants.**

---